

ALAIN FARAH

**MILLE
SECRETS
MILLE
DANGERS**

roman



LE QUARTANIER

À la mémoire de Myriam E. (1979 – 2014)

· MSMD ·

PREMIÈRE PARTIE

I	Vie du père	13
II	Les deux imbéciles.	45
III	Insomnies, protocole.	81
IV	Œil pour œil	111

DEUXIÈME PARTIE

v	Roman de A, B, C.	161
VI	Entropie, systèmes.	177
VII	Myriam ou L'envol de l'hirondelle	241
VIII	Chez Wali Wali	277

TROISIÈME PARTIE

IX	Roman de A, B, E.	307
x	Édouard ou L'ascension du Mont Destin	329
XI	Gloire de Baddredine.	387
XII	Les yeux du cœur.	465

PREMIÈRE PARTIE

I

VIE DU PÈRE

La noce

Y EUX BLEUS, JE VOUS VOIS.
Shafik Elias a relevé la tête, sur le point de conclure. Il parcourt la salle du regard, glissant sur les visages connus, les visages inconnus. Silence complet, ardent, presque religieux. L'écoute est à son acmé. Shafik se penche une dernière fois vers le micro. Il tient le lutrin du bout des doigts, prend une grande respiration, puis dit :

— Je m'en voudrais de vous quitter sans citer cette phrase que mon père me répétait chaque soir avant que je ne m'endorme : *Al dounia fania wa al zaman kabass*. Oui, mes amis, profitons de cette belle soirée, car cette vie où nous sommes plongés est un piège, un piège qui sommeille dans la prison du temps.

Shafik recule d'un pas. On sent la qualité du silence changer. Les gens hésitent. Shafik sourit avec douceur. Les applaudissements éclatent, emplissant toute la salle, des tables d'honneur jusqu'au fond de la mezzanine. La fin de son discours a libéré une curieuse énergie parmi

la centaine de convives distribués sur les deux étages de La Toundra.

Les yeux brillants d'émotion, Shafik reçoit l'électricité particulière que produisent les applaudissements. Cette électricité, il la reçoit et la savoure quittant l'estrade, derrière laquelle on aperçoit le fleuve, les gratte-ciel du centre-ville, la silhouette de la montagne, même la croix érigée dessus.

Un serveur passe entre les premières tables et l'estrade et vérifie si tout va bien ; on a longuement attendu l'entrée. Pour l'essentiel, tout va bien, l'entrée plaît. Le bœuf est une valeur sûre. À une table de la deuxième rangée, une femme vêtue d'une robe de satin rouge se tourne vers son voisin de gauche. Elle s'appelle Ruby Brouillard.

— L'accent de ton oncle, dit-elle, c'est un accent libanais ou égyptien ?

Ce voisin, c'est Édouard Safi, son conjoint. Il ne répond pas à la question. Tout à son assiette, il retire consciencieusement de ses fines tranches de bœuf l'espèce de luzerne qui les recouvre. Il a chassé de son esprit les événements des dernières heures – les engueulades, les conciliabules, l'idée de génie – et tente de se concentrer. L'origine ou la nature de l'accent du père de son cousin n'occupe pas le premier plan de ses pensées. Cette viande, cette viande si rouge, si, comment dire, gluante, a-t-elle été cuite *au four* ? Voilà ce qu'il veut savoir. Le carpaccio lui est inconnu.

Ruby ne s'impatiente pas. Ces jours-ci, Édouard n'est

I. VIE DU PÈRE

pas tout à fait lui-même ; et ce soir, il a bu en quantité appréciable, on a pu le constater plus tôt.

— J'ai oublié, c'est ton père ou le père de ton cousin qui vient d'Égypte ?

— Les deux, répond Édouard distraitement après quelques secondes. Mais ils ont un accent libanais... Mon père *avait* un accent libanais.

Il pique de sa fourchette une tranche de viande et la porte à sa bouche. Il mastique lentement, avec précaution. Goût métallique, froideur suspecte, texture élastique. Il grimace. C'est de la viande crue. Il regarde autour de lui. Tout le monde mange avec appétit, le bruit des couverts et la rumeur des voix créent une masse sonore mélodieuse et chantante. Il fait très chaud, malgré la climatisation.

Mécanicien de formation, chauffeur de remorqueuse à son compte, entrepreneur en devenir, Édouard Safi a eu une journée difficile. À vrai dire, il a eu une semaine compliquée, et une année de merde. Dieu sait pourtant qu'il n'est pas du genre à se compliquer la vie. Il espère que le vent tournera, des développements récents le laissent croire, mais il manque de recul. S'il semble aujourd'hui avare de paroles, lui d'habitude si volubile, c'est que son attention est divisée, ses émotions bloquées. On l'a dit : il est déjà très ivre. Édouard a éclusé plusieurs German vacation, et il comprend que le temps est venu de recouvrer ses esprits, de passer à l'eau plate, de penser à la suite. Aujourd'hui, il a dit des choses, en a entendu d'autres. Il est partagé entre le regret et la

colère, l'anticipation et la mélancolie, sans compter cette histoire de viande crue qui lui roule dans la bouche. Et s'il répond du bout des lèvres à Ruby Brouillard, la femme qu'il aime, ce n'est pas qu'il refuse de parler des origines de sa famille. Bien au contraire. C'est qu'il a un problème ; il a ce genre de problème que tous nous essayons en général de ne pas avoir – c'est-à-dire un problème qui en crée un deuxième, qui en crée un troisième, et ainsi de suite, et qui chacun à leur tour produisent de petits mais surtout de grands soucis.

Son problème, pense-t-il soudain, c'est sa relation avec Ruby Brouillard. Il n'a pas entièrement tort, si comme lui on préfère considérer les problèmes un à la fois, au dernier moment, juste avant qu'ils ne nous éclatent au visage. Car, en vérité, son problème, c'est une chose et puis une autre, l'une dans l'autre, en même temps et en succession, jusqu'à ce carpaccio qui lui colle au palais et aux dents, et qu'il recrachera en boulette tiède au creux de sa paume. Résumons. Il a en partie gâché un mariage – par distraction, par accumulation d'embrouilles, parce que ses chaussures vernies neuves lui serraient les pieds. Il s'est fait dire des choses horribles et blessantes par une des personnes les plus proches de lui. Il a mis tous ses œufs dans le même panier. Il a remis au lendemain ce qu'il pouvait faire le jour même. Il s'est endetté jusqu'au bord du précipice. Il a failli à ses engagements. Il n'a pas regardé les choses en face. Il a espéré que tout s'arrangerait de soi-même, par magie. Il a dit des choses, en a caché d'autres, à lui-

I. VIE DU PÈRE

même en premier, sans s'arrêter là. Il a refusé la tristesse, n'a pas vécu son deuil, il a perdu son père. Or, en cette minute précise, Édouard Safi ne pense pas à ces choses. Il ne les voit pas. Ces choses pourraient aussi bien ne pas exister tant il n'y pense pas.

Depuis des semaines, ça ne va plus très fort entre Édouard et Ruby. Communication brouillée, malentendus, ambitions désaccordées, retournement de veste, révélation insane. Ils devaient emménager ensemble demain dans leur premier appartement : un coquet bas de duplex sur la Rive-Sud, à un jet de pierre du fleuve, ce fleuve dont les eaux miroitent derrière l'estrade alors que décline la lumière du jour. Mais hier, Édouard a annoncé à Ruby qu'ils ne pouvaient plus emménager ensemble dans ce coquet bas de duplex ; que lui, du moins, ne le pouvait pas. Car la bonne fortune immobilière leur avait souri, a-t-il commencé, et il a continué, au désespoir de Ruby. Il a longuement parlé, mais trop tard, bien trop tard, trop confusément, et ça a mal fini. Leur destin commun est pour l'instant suspendu. Il lui a dit qu'il l'aimait, ça au moins c'était clair, et elle l'aimait aussi. Il a dit que c'était la chance d'une vie, que c'est pour cette raison qu'il n'avait pas fait ses boîtes, ni décroché ses rideaux, ni empaqueté sa console.

Voilà le genre de pensées qui passent dans la tête d'Édouard en cette minute précise.

Ruby, elle, sait maintenant ce que cache le comportement irrationnel et changeant d'Édouard. Il n'y a pas trente minutes, il hurlait de rire en tapant sur la table,

au pic de son ivresse, son téléphone cellulaire vissé à l'oreille; ce matin, hors de lui, il l'engueulait en lui disant que son argent était son argent, et qu'elle n'avait pas à s'en mêler. Pensive, elle le regarde grimacer puis recracher furtivement dans sa main sa bouchée, qu'il enveloppe dans sa serviette de table. Il se racle la gorge et tire sur les deux ailes de son nœud papillon. Voyant que Ruby est tournée vers lui, et qu'elle attend peut-être qu'il continue, il repousse son assiette et conclut sur un ton las, comme si toute énergie l'avait quitté :

— Libanais, égyptien, c'est la même chose.

*

À quelques mètres de ce couple, Shafik Elias fait le premier des dix pas qui le séparent de Cleopatra, l'une des trois tables d'honneur où ont pris place les proches des époux, bénis soient-ils tous. Pendant ce court déplacement, Shafik va voir en accéléré le film de sa vie.

Nul besoin de s'inquiéter : il va bien. Il ne s'effondrera pas au beau milieu de la fête, ne se cognera pas le crâne sur un coin de la table, ne mourra pas dans les prochaines minutes. Impossible de toute manière de se cogner sur un coin de la table : cette table n'est pas rectangulaire comme le veut la tradition, elle est ronde. Sue n'a pas eu le choix de cette hérésie. Car il y a trois tables d'honneur. Il était impensable d'asseoir côte à côte le père et la mère du marié. On a attribué une table à chacun, et la troisième aux parents de la mariée. Sue

I. VIE DU PÈRE

McKanick a eu l'idée de baptiser ces trois tables du nom des villes les plus importantes dans l'histoire des mariés. Cleopatra d'un côté, Addis-Abeba de l'autre, Shawinigan au centre. Mais la véritable hérésie, c'est cette idée des mariés volants. On a laissé deux places libres à chaque table d'honneur, pour que les mariés puissent aller et venir d'une table à l'autre à l'autre et s'asseoir ici ou là, en veillant à bouger souvent et à accorder à tout le monde une attention égale. Sue s'est opposée en vain à ce compromis diplomatique. Pour une planificatrice de mariage de son standing, c'est la violation des principes fondamentaux de la noce. À l'union des familles on a préféré la division et les demi-mesures. Le client a toujours raison.

L'homme dont les paroles ouvrent ce livre va donc voir ou plutôt revoir les scènes les plus significatives de sa vie. Aujourd'hui, l'occasion est trop belle pour ne pas en ajouter une nouvelle : *le mariage du fils*. Shafik est un homme ordonné, il collectionne les souvenirs et les choses, les trie, les classe, les range dans des boîtes, des fichiers, des disques durs. Il est circonspect, il est stoïque, pourtant l'émotion le gagne, les applaudissements nourris qui assourdissent la salle font leur effet. Son cinéma mental projette les images dans le désordre. Les contrats en Suisse avant la mort de sa mère, la première neige à Montréal avant la guerre des Six Jours, les felouques sur le Nil avant la Corniche d'Alexandrie, le mariage de son fils avant le mariage de son père.

Sous les sourires réjouis des convives, Shafik Elias descend de l'estrade où il a prononcé son discours, parcourt la dizaine de mètres qui le séparent de Cleopatra et du carpaccio de bœuf. Il va marcher d'un bon pas, mais c'est un demi-siècle qu'il s'apprête à parcourir. Ça va vite, c'est lent, c'est normal.

Il cligne des yeux, une seconde se dilate, il ressent soudain beaucoup de choses.

Il se dirige vers le centre de La Toundra en ce 7 juillet 2007, sur une île minuscule sise dans le havre d'une île plus grande, d'une île où s'étend sa ville adoptive, et ses pensées voyagent en d'autres endroits, en d'autres époques.

Il fait un pas, sent sur sa peau la chaleur sèche de sa région natale – et dans ses yeux, dans le bleu si clair de ses yeux, se rencontrent la lumière du ciel d'Alexandrie et le bleu profond de la mer.

*

Il est 20 h 43.

Le film s'ouvre sur un plan de la Méditerranée, plus calme qu'à l'habitude. On entend peut-être le tramway qui entre dans Mahatet el-Raml, littéralement la gare du Sable. On entend peut-être hors champ des hommes discuter en terrasse.

Shafik Elias réinvente et traduit dans sa tête leurs paroles, car à ce moment de sa vie, âgé de trois ans, il ne parle pas encore arabe, seulement français. Shafik

I. VIE DU PÈRE

Elias reconstitue son enfance alexandrine, celle des fellahs en tarbouche, celle que les privilégiés que sont les Égyptiens d'origine syro-libanaise, les Chawams, peuvent encore offrir à leur progéniture, avant que Nasser ne bouleverse tout.

Qui sont les Égyptiens de souche ?

Les Nubiens ? Les Coptes ? Les Arabes qui ont émigré depuis la péninsule arabique pendant le califat d'Omar quand, au septième siècle, a eu lieu la conquête ? Les Ottomans venus sous Méhémet Ali ?

Et si on s'entendait sur la vraie origine ethnique des vrais Égyptiens, si on parvenait à établir que ce sont ceux-ci plutôt que ceux-là qui seraient arrivés en premier, et que ceux-ci par exemple étaient les Nubiens, seraient-ils les seuls à pouvoir revendiquer l'Égypte comme leur pays ?

Est-ce une bonne question ?

Une *vraie* question ?

Même s'il fait chaud sur les berges du Nil, peut-on qualifier les vrais Égyptiens de *pure laine* ?

Shafik s'amuse de cette pensée, qui surgit à l'instant où il aperçoit la mère de sa bru, Agathe Pellerin-Wise, une vraie Québécoise pure laine. Il la salue d'un sourire et d'un signe de tête, mais dans son esprit repasse la discussion tendue de ce matin, entre le dentiste Wali Wali et son fils, au sujet de cette ville de la Mauricie où un conseiller municipal a rédigé un code de vie dans le but de préserver les Québécoises de la *lapidation*.

Il murmure le gentilé archaïque, *Chawams*, dont

les autres Égyptiens affublaient les populations issues d'une certaine partie du Croissant fertile. Shafik est un Chawam. Youssef son père était un Chawam. Elias le père de son père était un Chawam. Youssef son fils n'en est pas un. Shafik repense à l'histoire de son pays, bien qu'il ne soit pas dupe : à l'âge qu'il a au début du film de sa vie, à trois ans, il est trop jeune pour en comprendre l'histoire, trop jeune pour comprendre le Croissant fertile, trop jeune pour comprendre le Moyen-Orient.

À quel âge, d'ailleurs, comprend-on le monde où l'on est né, où l'on a grandi ?

*

Chawams parce que les ancêtres de Shafik Elias viennent du Bilad el-Cham, une province dessinée par les califats qui régneront sur la région pendant des siècles. C'est du nom de cette province, de *Cham*, qu'on a dérivé le nom de *Chawams* : originaires du Cham, habitant le Cham.

Bilad el-Cham correspond, à quelques territoires près, au pays du Levant, au Machrek, lequel englobe les territoires les plus à l'est de la Méditerranée : le Liban et la Syrie, sous protectorat français pendant une partie du vingtième siècle, mais aussi Israël, la Palestine et la Jordanie.

La famille de Shafik, comme celle de beaucoup de Chawams, vit en Égypte depuis deux générations, ses aïeux ayant fui les persécutions des chrétiens dans l'Empire ottoman, qui s'érige sur les ruines des cali-

I. VIE DU PÈRE

fats arabes et dont la chute permettra la colonisation française.

Il regarde de ses yeux très bleus la mer très calme, il entend le tramway qui entre en gare, il voit les fellahs en tarbouche.

C'est le début de sa vie. La famille de Shafik loue à Alexandrie un grand appartement à moins d'un kilomètre de la Corniche, en plein cœur du quartier Cleopatra. Youssef, son père, et Marcelle, sa mère, lui offrent, à lui, fils unique, les plaisirs les plus simples : une pâtisserie de chez Délices, une glace de chez Fayoumi. Shafik se rappelle ces commerces, dont les noms, cinquante-cinq ans plus tard, libèrent encore des images, des parfums, pistache, fleur d'oranger, la douceur du miel. L'odeur du jasmin, puissante, intacte, embaume la rue de son enfance. Il joue avec un bilboquet de bois rapporté de Suisse par un ami de son père ; l'objet le fascine. Il entend sa mère, la voit aussi, qui chante un refrain d'Oum Kalsoum en préparant son sac de sport puis en lançant ses chaussures dans le soleil du séjour.

L'enfant est trop bien entouré pour percevoir ce qui approche en ce juillet de 1952 : la Méditerranée s'agite, alors que le *Mahroussa*, le yacht du roi Farouk, rejoint la Côte d'Azur. Farouk prend la fuite, il vient d'être déposé.

Shafik ne sait pas encore que la révolution de Nasser transformera à jamais la terre d'accueil qu'était l'Égypte pour les descendants d'immigrés juifs, grecs, italiens, libanais.

Un pas de plus, il s'éloigne de l'estrade, franchit le seuil du souvenir, plonge dans l'octobre noir ; il a fêté ses six ans.

Depuis des mois, ses parents lui répètent avec fébrilité que bientôt il aura une petite sœur, un petit frère, et que ce sera pour eux un miracle.

Des médecins diplômés en Europe, rentrés à Alexandrie depuis peu, pratiquent une nouvelle intervention qui permettra de traiter le problème à l'utérus qui empêche sa mère de mener ses grossesses à terme.

Ses parents ont perdu le compte des fausses couches, deux avant sa naissance, trois après, ils ne savent plus.

Sa mère n'arrive pas à rester enceinte.

Shafik sait que, s'il est au monde, s'il existe, s'il peut s'avancer oscillant entre deux époques vers sa table d'honneur au vingt et unième siècle, c'est parce que sa mère, dans l'Égypte de son enfance, où les hommes portent des tarbouches, où l'on déguste des pâtisseries sur la Corniche, sa mère est restée sept mois durant clouée au lit ; c'est parce que sa mère, *ya oumi, ya helwa*, a arrêté pendant sept mois de vivre sa vie, *Allah yer rahmek*. Shafik sait que sa mère l'a sauvé.

Quelle était la nature exacte de son problème médical ?

Shafik ne se souvient que d'une expression, *relever la matrice*, qu'il a tant entendue après la tragédie. Il ignore encore aujourd'hui ce que cela peut bien vouloir dire, il n'a jamais demandé à un obstétricien, même quand sa femme était enceinte de son fils.

I. VIE DU PÈRE

Comment s'expliquer que le désir d'un deuxième enfant conduise une femme si jeune au tombeau, du lit conjugal au dernier sommeil?

Comment accepter que sa mère lui ait été ravie? Comment accepter que sa mère n'ait pas tenu parole, elle qui avait promis de revenir à la maison le lendemain? Comment accepter que sa mère, une femme jeune, aimée, qui se réjouissait de donner la vie à nouveau, meure sur la table d'opération?

On ne peut pas l'accepter – et cela fait trop de questions.

Shafik ne perçoit plus les choses de son point de vue d'enfant, il voit de haut un salon assombri, des fenêtres drapées. Quelques grands-tantes l'entourent, de noir vêtues. Elles lui annoncent la nouvelle la plus triste, la plus déterminante de son existence : ta maman est morte, *ya* Shafik, ta maman est montée au ciel. Désormais, tu auras la Vierge Marie pour maman.

Ya oumi, ya helwa, Allah yer rahmek.

Ma mère, ma mère si belle. Que Dieu ait ton âme.

*

Il a mal au ventre. L'inflammation ronge la paroi de ses intestins, comme elle ronge la paroi des intestins de son fils. Il avance tout de même avec détermination vers Cleopatra : il tient la main de son père, c'est le printemps qui suit la mort de sa mère, il assiste à un mariage. Shafik porte une chemise de soie et un petit

costume blanc taillé sur mesure, il déteste la sensation de la soie sur sa peau, la sensation est vive encore, il n'a plus jamais porté de soie. Ce mariage auquel Shafik assiste n'est pas celui de son fils, c'est celui de son père, mariage qu'on dira précipité – mais jamais devant lui.

S'avançant dans La Toundra, il n'arrive pas à analyser ce qui a dû se passer, c'est loin, c'est douloureux et c'est surtout inutile ; cette femme que son père prend pour épouse, six mois après la mort de Marcelle, sa mère, Shafik l'appelle maman, il l'a appelée maman, elle a été sa mère.

Pour autant qu'il s'en souviennne.

Et ce souvenir, cette seconde s'étirent.

Et Shafik revoit défiler la première année du mariage.

Du début du printemps à la fin de l'automne, les événements se bousculent à une vitesse inconcevable pour sa famille et son pays, avec des conséquences non moins inconcevables.

La tension en Égypte est à son comble. Le régime de Nasser approche du point de non-retour dans ses relations avec les forces européennes encore stationnées en Égypte.

Dans quelques mois se déclenchera la première des trois guerres que connaîtra Shafik, trois guerres qui placeront les Chawams dans une situation intenable, trop européens aux yeux des Égyptiens de souche pour souhaiter le départ des puissances coloniales, et trop égyptiens pour avoir, comme les colons, un pays où trouver refuge, un pays où se replier avant l'embrasement.